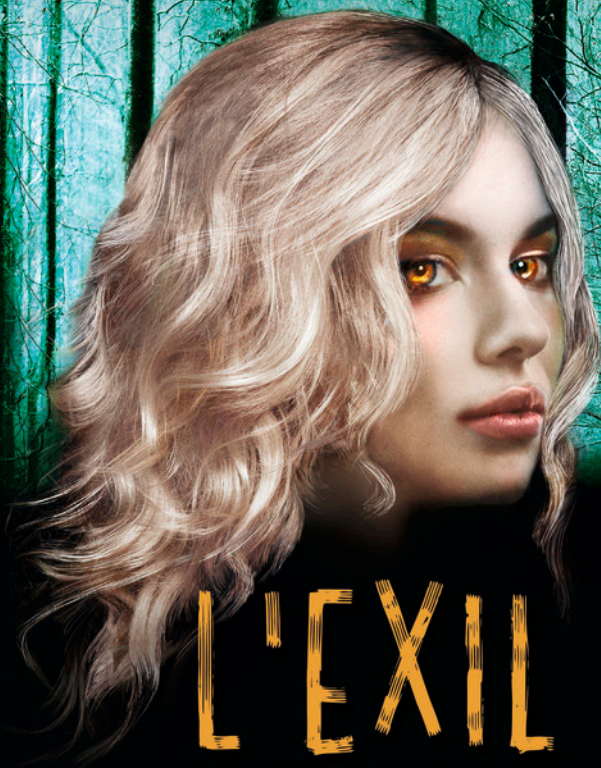


ESTELLE VAGNER



L'EXIL

Kayla Marchat  1

PRIX IMAGINALES
DES LYCÉENS



LEXIL

ESTELLE VAGNER

L'EXIL

Kayla Marchat 



© Éditions du Chat Noir, 2016

© Éditions J'ai lu, 2019, pour la présente édition

À la talentueuse Cassandra

1

Voilà plus de deux heures que je roule droit devant moi, sans savoir où aller. Tout ce que je souhaite, c'est m'éloigner le plus vite possible de la meute et de mes montagnes. Ma vie de morphe au sein du clan est la seule chose que je connaisse, mais la décision de Grand-père de me mettre à la porte de chez lui a, en quelques secondes, changé tout ce que je croyais acquis et tout ce que j'imaginai de mon avenir.

Grand-père, mon alpha. Ma famille, mon sang.

Le voyant de la réserve d'essence s'allume, accompagné d'un bip agressif. Je m'arrête à la première station que je croise. Isolée, déserte et avec un néon sur le point de s'écraser au sol pour seule lumière, elle me fait penser à mon cœur. À l'abandon.

Voilà, je fais dans le mélo...

Je gare la Jeep et commence à la rassasier. Il faut dire qu'elle consomme beaucoup... Elle n'est pas vraiment faite pour avaler les kilomètres, plutôt les chemins forestiers. Mais je l'adore. Enfin, je l'adorais. Aujourd'hui, je m'en fiche. Dire qu'hier encore, le simple fait de m'installer au volant me faisait sourire à m'en faire mal aux joues...

Je n'ai pas encore fini qu'une voiture fait son apparition. La caisse tout entière vibre au rythme des basses d'une musique trop forte qui détourne mon attention. Elle se gare à la seule autre pompe disponible et recrache quatre mini-caïds. De gros durs, à coup sûr. D'à peu près ma taille, épais comme mon petit doigt et encore bouton-neux, ils se déplacent comme si tout autour d'eux devait trembler – ce qui était le cas, avant qu'ils aient coupé la

musique. Je jette tout de même un regard au néon, pour m'assurer qu'il survivra.

— Salut, chérie, me lance le plus grand en me détaillant.

Super...

Je marmonne un bonsoir et détourne aussitôt le regard, calculant combien de temps il va me falloir pour remplir ce satané réservoir. Trop, à mon avis. Je lâche un gros soupir, fatiguée à la seule perspective de ce qui m'attend. Trois d'entre eux s'approchent de ma voiture pendant que le grand fait le plein.

— Belle bagnole ! Une Wrangler, c'est ça ?

— Elle est à toi ? fait le dernier en regardant l'intérieur par la fenêtre passager.

Je lève les yeux au ciel, déjà lassée de leur petit jeu.

— Oui, elle est à moi, et oui, elle est très belle. Et ne posez pas vos pattes dessus, vous allez me la salir.

Le type qui fait le plein rit, ce qui énerve son copain, celui dont le visage est le moins dévoré par l'acné. D'un geste fluide et entraîné, il sort un couteau papillon et le pointe dans ma direction. J'aurais pu m'en inquiéter, s'il ne l'avait pas fait à trois mètres de moi.

— On va voir si tu vas longtemps faire la maligne : file-moi les clés de ta caisse, pour commencer.

Je jette un regard à la lune, déjà bien visible dans un ciel à peine assombri par la nuit.

Sérieusement, pourquoi faut-il que ça tombe sur moi ?

Le cloc du réservoir se fait entendre, attirant mon attention. Je retire le pistolet et le replace sur son socle. Je prends ensuite mon temps pour fermer le bouchon.

— Oh ! T'es sourde ? J'ai dit donne-moi tes putains de clés !

Plutôt crever...

— Sois sympa et va voir ailleurs, je ne suis pas d'humeur.

Il se rue sur moi, couteau en avant. Ouais, j'ai touché son ego. Un point pour moi. Bien plus rapide, je l'esquive sans mal et frappe son poignet suffisamment fort pour entendre quelques os craquer et le faire lâcher prise. Profitant de son élan, je l'envoie ensuite valser vers l'avant

de la voiture. Mais en me retournant vers les autres, je pose le pied sur le couteau et perds l'équilibre.

— Oh merde ! dis-je en tombant les fesses au sol.

Bah oui. Morphe et maladroite. Sur bien des plans, je suis l'exception qui confirme la règle...

— Tu fais moins la fière, blondasse !

Je regarde d'un œil mauvais l'auteur de cette magnifique phrase qui s'approche en lorgnant mon ventre découvert. Ce qui passe dans ses yeux est bien loin du vol de voiture, et sa façon de se mordiller la lèvre inférieure ne fait que me le confirmer. Hors de question qu'il m'approche, celui-là. Même pas en rêve.

Si j'étais une morphe normale, comme ceux de ma meute, je me serais transformée en louve et l'aurais bouffé tout cru. Pas de traces et un repas gratos, même s'il y aurait à redire sur la qualité. Mais je ne suis pas comme les miens : ma forme animale n'a toujours pas daigné montrer le bout de son museau. Je devrai donc me contenter de lui mettre une raclée digne d'un commando. Nul doute que le jour où il racontera cette histoire, je serai devenue un homme de deux fois sa taille. Plusieurs, même. L'idée d'avoir le dessus sur des petites frappes en mal de pouvoir suffit à me faire retrouver le sourire. Il y a de fortes chances pour que ces types prennent pour toutes les fois où mes frères de meute m'ont attaquée en groupe, s'assurant ainsi la victoire.

Une portière claque non loin et une voix résonne alors que j'attaque le grand gagnant de ce soir, mon pied en direction de ses valseuses.

— Oh ! Laissez-la tranquille et dégagez de là !

Je stoppe mon coup à deux centimètres de mon objectif, surprise par cette intervention. Il faut dire que les humains ne sont pas réputés pour leur héroïsme. Surtout à quatre contre un. Enfin, trois et demi, si l'on tient compte du fait que le petit dernier a le poignet cassé.

— Barre-toi ! On t'a pas sonné alors mêle-toi de tes affaires ! lui répond le type à la pompe.

Je ne vois pas ce qu'il se passe, mais le nouveau venu doit bien se défendre car mes nouveaux petits copains décident tous de me laisser tomber pour aller jouer avec

lui. Je me relève et débarrasse mon pantalon du sable plein de gasoil qui s'y est collé, avant d'aller voir qui est le bon samaritain de ces crétins. Car aucun doute là-dessus : si je m'en étais occupée, il aurait fallu un hélicoptère pour les transporter – au moins celui au regard lubrique. Ceux de ma meute me considèrent comme faible, mais je reste bien plus forte qu'un humain. Surtout quand il s'agit de demi-portions comme celles-là. L'homme qui me tourne le dos est grand, brun et sait se battre. Il leur met une belle raclée, se servant de l'un pour taper sur l'autre, le tout avec une certaine grâce féline. Il envoie le type qui avait le couteau valser derrière moi, me laissant tout juste le temps de l'esquiver. Il bouge comme si l'exercice était d'une simplicité enfantine. Bien sûr, il n'est pas aussi rapide ni aussi fort qu'un morphe, mais il reste redoutable pour les siens. Un coup d'œil derrière moi me permet de voir l'abruti volant revenir à la charge, après avoir récupéré sa lame. Puisqu'il a oublié jusqu'à mon existence, je me permets un petit croche-pied, en toute discrétion, histoire de filer un coup de main à mon *sauveur*. Emporté par son élan, il échoue lamentablement la tête dans un bac à sable, y laissant une dent.

— Bien fait !

Les trois autres le rejoignent rapidement, aidés de mon bienfaiteur, bien partis pour une sieste forcée. Au moins, cette histoire m'aura un peu changé les idées. Même si j'aurais préféré m'en charger moi-même.

— Ça va ? Ils ne t'ont pas fait de mal ?

Je relève la tête pour croiser un regard... *le* regard. Sombres, profonds et hypnotiques, deux yeux me scrutent, me mettant à nu et me filant la chair de poule.

Je connais ces yeux.

Ce n'est pas la première fois qu'ils se posent sur moi, j'en suis sûre. Pourtant, rien à faire, ce visage ne m'est pas familier. Et je n'aurais pas pu en oublier un comme celui-là. Cheveux presque noirs, comme ses yeux, une mâchoire virile soulignée par l'ombre naissante d'une barbe, et des traits suffisamment fins pour rendre le tout juste... beau. Harmonieux. Inoubliable. Et pourtant, le plus saisissant chez lui n'est pas son physique quasi irréprochable, mais

ce putain de charisme qui émane de lui. Un peu comme si toutes les particules de son environnement direct s'étaient mises en accord pour faire réagir chacune des miennes, m'électrisant à chacun de ses regards et m'attirant malgré moi à lui. En dehors de son magnétisme hors normes, il est humain, j'en suis sûre. Et je n'en ai pas beaucoup connu. Alors d'où me vient cette impression de déjà-vu ?

— Ça va ? me demande-t-il en sortant un bonbon à la menthe de son emballage.

Je cligne les yeux, attendant de me rappeler comment parler.

Il sourit devant mon mutisme. Un sourire qui grille encore un peu plus toutes mes fonctions.

— Est-ce moi qui te rends muette ? Où est-ce un état normal chez toi ? me dit-il avec charme avant d'enfourner ledit bonbon.

Sa supposition a le mérite de me faire sortir de mon silence et sourire.

— Non, je... Désolée. Et merci pour, euh... pour ça, dis-je en désignant les types assommés.

Inutile de préciser que je n'avais en aucun cas besoin de son aide.

— Pas de quoi. Comment t'appelles-tu ?

Sa voix a le don de me faire vibrer jusqu'à l'os, bien plus efficacement que la musique qui envahissait la station quelques minutes plus tôt. Riche, grave et douce à la fois. Comme du miel tiède... et mentholé, qui viendrait apaiser mes plus profondes blessures. Avant que je puisse lui répondre, il passe un doigt délicat sur ma joue, y enlevant un peu de sable souillé et laissant derrière lui une traînée brûlante.

Oh. Mon. Dieu.

— Euh, Kayla, je m'appelle Kayla. Kayla Marchal.

Ridicule. J'aurai pu lui répondre un truc du genre : « Kayla Marchal, enchantée. Et toi ? » Simple, direct et il m'aurait révélé son nom. Mais non.

Il hausse un sourcil.

— Marchal... Et que fais-tu là, toute seule ? demande-t-il en s'approchant, comme pour mieux apprécier l'effet que son corps a sur le mien.

— Euh, le plein ?

Ça ne va pas en s'arrangeant. Pas du tout. Il faut dire que je n'ai jamais été douée pour parler aux garçons. Enfin, aux hommes, quoi.

Il sourit néanmoins. Je ne lui laisse pas le temps d'essayer d'obtenir une vraie réponse, dans une vraie phrase.

— Écoute, euh, merci pour tout ça, mais là, faut vraiment que j'y aille.

Je contourne ma voiture pour prendre place derrière le volant et m'enfuir au plus vite, l'empêchant de poser trop de questions. Bien sûr, je me cogne la jambe contre le pare-chocs arrière en passant, faisant preuve de toute l'élégance dont je suis capable. Au moins, cette fois, ça n'est pas mon pied gauche qui fait un croche-pied au droit. Il y a du progrès.

— Attends ! Tu ne veux pas appeler la police et déposer plainte ?

Je jette un dernier coup d'œil à mes agresseurs puis lui bafouille une réponse comme quoi, à mon avis, ils ont eu leur compte.

Je reprends rapidement la route, laissant ses yeux derrière moi. Inutile de parler à quelqu'un que, de toute façon, je ne reverrai sans doute jamais, comme ceux de mon clan. Les larmes refont surface, menaçant d'inonder mon visage encore une fois. Et moi qui pensais être à sec. Au moins, les émotions sont revenues. Dommage que ce ne soit pas les meilleures. Les arbres défilent et je revois Grand-père, debout dans le salon, me faire face pour mieux me briser. Je venais juste de revenir de chez ma tante, Marie, qui avait nettoyé mes blessures pour qu'elles ne se voient plus. Elle m'avait même prêté des vêtements pour remplacer ceux qui avaient été abîmés par mes frères de meute. Pourtant...

— Kayla, tu dois partir, m'a-t-il balancé. C'est mieux comme ça, et au fond de toi, tu sais que j'ai raison.

Grand-père était alors assis dans son fauteuil attitré. Tout en fouillant sa barbe à peine grisonnante, il profitait du silence imposé par mon incompréhension pour inspecter les parties visibles de mon corps, à la recherche d'un reste d'ecchymose.

Il sait... mais comment ?

Il s'est ensuite levé pour mieux me toiser, avant de reprendre :

— J'ai fait le serment sur le sang de te protéger. Je l'ai juré à ta mère. Tu n'es plus en sécurité ici. Tu es pratiquement une humaine parmi les monstres.

Toujours incapable de prononcer le moindre mot, je l'ai regardé se pincer l'arête du nez, las.

— Bien sûr, c'est provisoire. Quand tu auras fini par muter... si ça arrive, ou juste quand tu seras plus forte, tu pourras revenir.

Enfin, les mots se sont assemblés dans mon esprit, en laissant d'autres sortir aussitôt.

— Tu... Tu me mets à la porte ? ai-je demandé, incrédule.

— Écoute, soyons honnêtes, ta place n'est pas ici. Tu n'es pas comme nous, pas tout à fait.

Ses yeux ont accroché les miens et ses mains ont emprisonné mes épaules, me forçant à affronter ses paroles.

— Imagine que ton loup ne fasse jamais son apparition. Ils te persécuteront sans cesse jusqu'à ce que tu sois morte. Ils te considèrent comme le bouc émissaire, l'oméga. Et toi, tu t'obstines à te comporter en alpha, a-t-il ajouté, désapprouvateur. Tu te feras tuer Kayla, bien que ton aura soit déjà puissante, tu n'as ni griffes ni crocs.

Il m'a lâchée pour me montrer mon poignet cassé déjà ressoudé, ainsi que ma mâchoire, qui avait souffert de ce combat. Le fait qu'il ait su précisément où l'on m'avait blessée alors qu'il n'en restait aucune trace ne me laissait aucun doute : Marie, ma tante, avait décidé de ne plus me couvrir.

— Et l'attaque que tu as subie aujourd'hui prouve qu'ils s'en prennent à toi de plus en plus souvent.

— Et tu voudrais quoi ? Que je m'allonge sans broncher ? Tu m'as élevée comme une alpha. Je préfère être rouée de coups chaque jour plutôt qu'être humiliée ne serait-ce qu'une fois. Tu peux être fier.

— Si ça ne tenait qu'à moi, nous n'aurions même pas cette discussion. Mais le serment...

— J'y crois pas, tu me fous dehors et tu te sers de ton serment pour ça !

Il a pris une grande inspiration, comme pour se préparer à affronter une tornade, avant de poursuivre :

— Je... J'ai préparé une valise avec tes affaires. Tu dois partir. Maintenant, a-t-il ajouté. Ne dis à personne où tu vas, pas même à moi, et n'essaie pas de nous contacter.

— Ce soir ! Mais pourquoi ? Qu'y a-t-il de si urgent ? ai-je demandé, sonnée.

— Cesse de discuter et fais ce que je te dis ! m'a-t-il ordonné de sa voix si caractéristique de grand dominant, à la fois grave et assourdissante. Je ne veux plus te voir ici !

Il avait alors le visage rouge de colère, contrastant avec le blanc de ses yeux écarquillés. Contrairement aux apparences, il était encore maître de lui-même, son loup profondément enfoui dans son corps d'athlète. Il n'était pas alpha pour rien.

Je me suis dirigée vers la porte d'entrée (ou de sortie, c'est selon), tout en réfléchissant à ce que j'allais bien pouvoir ajouter. Je mourais d'envie de le blesser comme il m'avait blessée. Je me suis postée sur le seuil, j'ai déposé ma valise sur le sol et j'ai ouvert la bouche pour une réplique cinglante, quand tout à coup, je me suis retrouvée nez à nez avec... la porte. Pour une fois, j'en suis restée muette.

Je chasse ce souvenir encore brûlant en même temps que les larmes qui, à présent, me dévorent les yeux. Qu'est-ce que je vais faire ? Où vais-je aller ? Je n'ai personne vers qui me tourner. La seule que je tenais pour amie, c'est Marie, la femme d'un oncle décédé bien avant ma naissance. Et voilà qu'elle m'avait trahie. Si elle n'était pas allée tout raconter à Grand-père, je serais certainement dans ma chambre à l'heure qu'il est, et non sur la route pour une destination encore inconnue. Pourquoi a-t-elle fait ça ? D'habitude, elle me soignait, me rafistolait et me renvoyait à la maison sans en dire un mot à Grand-père. Elle savait, tout comme moi, qu'il valait mieux qu'il ne fût pas au courant.

Malgré tout, je regrette de ne pas avoir pu lui dire au revoir. Elle a bien souvent été comme une mère pour

moi, surtout dans les années difficiles de l'adolescence. C'est à partir de cette période que les autres ne m'ont plus vraiment considérée comme l'une des leurs. Normalement, notre loup fait son apparition pour la première fois au début de la puberté. Le mien, quant à lui, n'a encore jamais daigné se montrer. J'ai dix-huit ans, je suis la descendante d'une famille d'alphas, mais je suis une louve sans loup. Oh, j'ai tout de même développé certaines caractéristiques, comme les sens hyperdéveloppés, la force et la vitesse. De mes ancêtres, j'ai même hérité une aura d'alpha, puissante, suffocante. Mais voilà, je n'ai pas de loup. Ce sont les autres qui se transforment et moi que l'on considère comme un monstre de foire.

2

Je roule encore un peu et me retrouve près de Nancy, ou « la grande ville », comme dirait Grand-père. Le genre d'endroit que ma meute fuit, préférant largement la tranquillité des montagnes. Je décide de m'y arrêter pour la nuit. Celle que j'ai passée dans les bois après m'être fait virer de chez moi n'a pas été des plus reposantes et je me sens épuisée par tous les récents événements. À la recherche d'un hôtel, je traverse les grandes artères qui mènent au centre. J'aperçois un panneau m'indiquant la place principale, réputée pour être la plus belle d'Europe. Comme elle est visiblement fermée à la circulation, je gare la Jeep et m'y rends à pied. J'ai souvent entendu parler de cette ville étudiante, connue pour les soirées que ces derniers y organisent. Mais même si ça n'est qu'à quelques heures de mon village, je n'y suis jamais allée. On est assez sectaires dans la meute. Enfin, Grand-père l'est. Et comme il ne s'est jamais préoccupé de ce que je pensais, voulais ou même ressentais, j'ai appris (plus ou moins) à me taire et à obéir. C'est à se demander pourquoi je n'ai pas tourné le dos à la meute par moi-même. Mais... ma mère a choisi de me confier à eux : il doit bien y avoir une raison. Et par-dessus tout, ils sont mon seul lien avec elle.

Ma mère...

Elle s'appelait Agnès. Il paraît que je lui ressemble beaucoup. À part les yeux, qu'elle avait verts, alors que les miens sont bleus, et les cheveux : je suis blonde, comme elle, mais j'ai sur la nuque des mèches très foncées, presque noires. Et non, ça n'est pas une coloration. Il paraît aussi que je suis un peu plus grande qu'elle ne l'était. En tout

cas, c'est ce que Marie, ma tante, m'a dit. Mais difficile de constater par moi-même, puisque Grand-père n'a gardé aucune photo.

Mes pieds me portent jusqu'à une place pavée que, d'ailleurs, j'imaginai plus importante. Mais impossible de s'y tromper : si la statue fièrement dressée en son centre ne m'avait pas éclairée, les bâtiments mis en valeur par les éclairages nocturnes et les impressionnantes dorures l'auraient fait. Ouah. Plutôt chouette.

Tant qu'à être là, je décide d'en profiter un peu. Ce n'est pas comme si l'on m'attendait quelque part. Je m'installe à la terrasse d'un bar et guette le serveur pour passer commande.

Ah, je le vois. Je lève le bras, m'apprête à l'appeler quand une petite brise porte soudain son odeur à mes narines. Je me fige. Eh merde. Un morphe. Loup. Remarquez, j'aurais dû m'en douter. Quand on s'arrête sur le territoire d'un autre clan, quel que soit leur animal, et même pour une nuit, il faut se présenter au big boss local, comme j'aime l'appeler. Pour être sûrs que les voyageurs importants n'aient pas d'excuse, des membres du clan sont postés à tous les endroits stratégiques du territoire ; alors que chez moi, du moins sur le domaine de ma meute, ils sont carrément postés aux frontières pour en interdire complètement l'accès. Aucun étranger n'y est le bienvenu. Quand je vous dis que Grand-père est du genre sectaire. Bref, sur ce coup-là, je n'ai pas été très maligne. J'espérais éviter tout le bla-bla protocolaire. Je ne suis pas très douée pour ça...

Le morphe lève la tête, nez au vent, et braque son regard sur moi. Super. Lui aussi m'a repérée.

Il rend la monnaie au client qu'il vient de servir et se dirige vers moi, ignorant les badauds qui tentent d'attirer son attention.

J'en profite pour le détailler : si j'ai appris quelque chose toutes ces années, c'est qu'il faut se faire une idée de l'ennemi. Il n'est pas très grand, mais tout en muscles (juste ce qu'il faut) et je parierais qu'il n'a pas une once de graisse. Information cruciale, pour juger l'adversaire. Hum. Il doit peser dans les quatre-vingts kilos. Moi je

fais un mètre soixante-treize, soixante-cinq kilos. OK. Ça craint. Je ne fais pas le poids, c'est sûr. Blond, yeux bleus, barbe de trois jours. Sa mâchoire est un peu trop fine pour sa carrure et ses lèvres trop pincées, mais le tout est compensé par un regard qui doit faire fondre toutes les filles, qu'elles soient humaines, louves ou même fouines. Il doit avoir environ vingt ans, mais se déplace comme si tout ici lui appartenait. Il est sûrement assez haut placé dans la hiérarchie. Visiblement, ma façon de l'examiner l'amuse ou le flatte, je ne sais pas, car en arrivant à ma table, il m'offre un sourire des plus craquants. Du genre à creuser des petites fossettes dans les joues et à faire pétiller le regard.

— Qui es-tu ? demande-t-il.

Et à me faire oublier mon nom. Si, si.

— Euh...

Ah, brillant ! Vraiment. Il sourit de plus belle, et là, *jackpot* : je me sens m'empourprer. Rougir, quoi. Mais quand même, *empourprer*, ça sonne mieux.

Bon d'accord, j'avoue, je n'ai aucune expérience avec les garçons. Tous les loups de ma connaissance me voient comme une extraterrestre et j'ai très peu fréquenté les humains. Il me suffit donc d'une rencontre avec un morphe qui ne me regarde pas bizarrement pour me faire perdre mes moyens. Ou un humain, comme à la station essence. Je déteste ça. Je lui lance un regard noir et il prend une expression inquisitrice, digne d'un gosse de riche pourri gâté en mal de pouvoir.

— Je suis Ian Berger, le fils de l'alpha local.

Donc, en effet, tout lui appartient... ou lui appartiendra. Et oui, il est haut placé dans le clan.

— Tu es censée présenter ton identité et tes intentions dès ton arrivée sur le territoire. Sauf si tu veux qu'on t'en chasse, ce que je peux faire sans mal, ajoute-t-il avec un sourire de façade.

OK. Oubliez ce que j'ai dit. Il était assez mignon jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche. Rien de plus efficace pour me faire reprendre pied qu'un type dont l'arrogance suinte par tous ses pores.

— Dis-moi, Ian Berger, tu accueilles tous les visiteurs comme ça ? Pas étonnant qu'il y ait toujours autant de guerres entre clans.

Ouais, c'est tout moi, ça. Je débarque en territoire ennemi, je sais que je ne tiendrais pas dix secondes face à ce mâle, mais je ne peux pas m'empêcher de l'ouvrir. Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour le faire tomber de son piédestal.

Son éclat de colère me brûle aussi rapidement qu'il disparaît. Mais l'orage n'est pas encore passé, vu le regard qu'il me lance à présent. Je décide donc sagement de répondre à sa première question...

— Je m'appelle Kayla.

... mais sans pour autant y répondre complètement. Il attend certainement de moi que je lui en dise plus, mais rien ne m'y oblige, s'il n'est pas l'alpha. Autant en profiter. Sauf qu'il choisit de l'ignorer, me donnant l'impression d'être ridicule.

— Tu es arrivée quand exactement ?

Je fais mine de réfléchir.

— Exactement, je ne sais pas. Je dirais... un peu moins de quinze minutes. C'est assez précis ?

Visiblement agacé, il ne relève toujours pas ma pique, que j'ai pourtant accompagnée d'un sourire, cette fois.

— Tu comptes rester combien de temps ?

— Je pensais ne rester que cette nuit.

— Bien. Je finis mon service dans une dizaine de minutes. Après je t'emmène auprès de l'alpha. Attends-moi ici et ne t'avise pas de me fausser compagnie.

— Chef, oui chef ! dis-je avec tout mon sérieux. Mais dis-moi, j'ai quand même le droit de boire un verre ou tu vas me laisser mourir de soif après m'avoir si bien accueillie ?

Je crois que j'ai vraiment réussi à l'énerver. Si, si, je vois bien qu'il serre les dents là.

— Et qu'est-ce que ce sera pour mademoiselle ? demande-t-il sur un ton chargé de menaces.

— Un jus d'ananas. *S'il te plaît.*

Je le regarde partir en direction du bar et me demande ce qui peut bien clocher chez moi pour prendre autant

de plaisir à mettre en colère des gens qui sont capables de me tuer en moins de deux. Ah oui, je sais : je déteste les fils à papa qui profitent du pouvoir qu'ils n'ont pas. Ou pas encore.

Il revient un instant plus tard avec mon verre et le dépose devant moi. Comme je meurs de soif, j'en prends tout de suite une bonne rasade.

— Ça fait quatre euros.

Je manque de m'étouffer, mais réussis néanmoins à ne pas m'en mettre partout.

— Combien ?

Je le regarde, les yeux écarquillés.

— Quatre euros. Tu croyais quoi ? Que je te l'offrirais ?

Non, là, faut pas rêver, mais quatre euros, c'est abusé. Je sors la somme exacte de ma poche et la lui tends. Je le vois recompter. Il me regarde et lève un sourcil, ce qui a le mérite de le rendre encore plus agaçant.

— Et le pourboire ? ajoute-t-il en me regardant de la tête aux pieds.

Tu peux toujours rêver...

— Je suis fauchée, dis-je tandis qu'il me détaille, avant de tourner les talons et de se barrer.

Ben quoi ? Mon look lui revient pas ? Il est *pratique et confortable*. Jeans, baskets, chemise à carreaux bleus et blancs, avec un gilet bleu marine genre sweat-shirt. Je ne vois pas où est le problème. Bon, je sens peut-être encore un peu le gasoil, mais rien qu'une bonne douche ne puisse arranger. Bon, c'est vrai, tout est chiffonné, mon gilet a un trou au niveau du coude, certainement dû à ma petite chute à la station-service. Mais au moins, mon agresseur n'a rien abîmé avec sa lame. Je regarde autour de moi et repère un groupe de filles qui caquettent.

À côté d'elles, je passe pour une petite paysanne tout droit sortie d'un trou paumé. Et qui s'est traînée par terre. Elles ont toutes une apparence chic et glamour, et ont appliqué sur leur visage une palette de maquillage complète. Si j'en avais une, je ne saurais même pas l'ouvrir.

— Tu es venue en voiture ? me demande le fils alpha, de retour sans son tablier.

— Non, à cloche-pied.

Je vois clairement que ma répartie ne l’amuse pas. Je reprends donc sur un autre ton.

— Oui, je suis garée un peu plus loin.

— Bien, donne-moi tes clés, je vais conduire.

Je le regarde. J’attends la chute de sa blague. En vain.

— Non mais tu plaisantes là ?! Je viens tout juste de l’acheter et j’y tiens trop pour laisser qui que ce soit toucher au volant. Estime-toi heureux de ne pas devoir courir à côté.

Il me dévisage, bouche bée, mais décide visiblement que le jeu n’en vaut pas la chandelle et m’accompagne jusqu’à mon véhicule.

Juste devant ma voiture est garée une petite Twingo verte. En bon macho, il s’arrête devant la portière passager de celle-ci, pensant évidemment qu’il s’agit de la mienne. Je me campe face à lui et sors la clé. Je déverrouille les portières à distance et la Jeep émet un *bip*.

Il écarquille les yeux mais laisse la Twingo tranquille pour aller s’installer dans la Wrangler.

— Alors, où va-t-on ?

— Démarre, je t’indiquerai la route au fur et à mesure.

Je tourne la clé de contact et fais (volontairement) un peu rugir le moteur. Il tend l’oreille, se concentrant sur le jeu de basses de la bête. Bien. Quelqu’un qui sait apprécier ce ronronnement ne peut pas être bien méchant. Il remonte un peu dans mon estime.

— Dis donc, elle est drôlement cool ta caisse... Tu sais ce que c’est comme moteur ?

— Quatre litres. Six cylindres en ligne. Deux cents chevaux.

— Apparemment oui, tu sais.

— Alors, dis-moi, comment se fait-il que le fils du big boss se coltine un boulot de serveur ? T’as pas été sage ? Ou tu ne sais rien faire d’autre ?

Bon, d’accord, ça n’est pas sympa de ma part. Mais comme pour la politique, je ne suis pas douée pour faire la conversation. Ça va souvent ensemble. Et puis, c’est lui qui a commencé.

— Ce sont les affaires de la meute, ça ne te regarde pas.

OK, un point partout. Pour ma défense, je suis d'humeur changeante, depuis que mon clan m'a tourné le dos. Un instant, j'ai envie de pleurer, et le suivant, de mordre.

Il précise tout de même.

— Je ne fais qu'un remplacement. Habituellement, je m'occupe de reconduire les indésirables à la frontière.

Il me jette un regard appuyé que j'ignore dignement.

Pendant une dizaine de minutes, il me dirige à travers la ville jusqu'à sa périphérie.

— Tu ne parles plus ? demande-t-il.

— J'essaie d'être plus agréable.

Il ricane.

— Tant mieux, tu dois bien te douter que mon père ne sera pas aussi tolérant.

Je me renfrogne. Oui, je sais. Les alphas ont tendance à penser que tous les moyens sont bons pour se faire respecter et asseoir leur autorité. La discussion fait rarement partie des solutions retenues.

Nous arrivons maintenant dans une partie boisée où plus aucune habitation n'est visible.

— Tourne à gauche au prochain sentier, on y est presque.

J'obéis et je me retrouve sur un chemin bien entretenu, digne d'un domaine de châtelain. Et effectivement, j'aperçois plus loin un véritable petit château. Ouah. Ça, c'est cool. En pleine contemplation, je me gare sur le parking et coupe le moteur.

L'édifice, imposant malgré sa situation reculée, est composé de trois ailes. La principale, qui est au centre, est parée d'une gigantesque porte de bois renforcée par des traverses métalliques. Des goujons, à l'ancienne, maintiennent le tout en un bloc harmonieux, me défiant de préférer le bois au fer, ou le fer au bois. Les deux autres ailes, qui se font face et encadrent la cour où ma Jeep paraît ridicule, sont percées de nombreuses fenêtres dont l'accès semble protégé par les sculptures qui dardent sur moi un œil méfiant. Les bâtiments s'élèvent sur deux étages, ce qui en fait un *petit* château, mais qui suffit amplement pour m'impressionner malgré l'obscurité. Ma

maison, enfin... celle de Grand-père, est minuscule à côté.
Une cabane de jardin. Voire une niche.

Bon sang, j'ai grandi dans une niche...

Ian me regarde, un petit sourire aux lèvres.

— Ah, au moins un truc qui te cloue le bec !

Il rit et descend de la voiture. Je le suis jusqu'à la porte d'entrée, qui s'ouvre juste devant nous, laissant apparaître un homme sur le départ.

3

L'homme en question s'arrête devant nous et son regard se fixe sur moi. Je me sens tressaillir. Pas de doute sur son identité : il est l'alpha. D'un gabarit pourtant moins impressionnant que son fils, il semble prendre plus de place. Malgré un visage de play-boy quadra, il est presque... terrifiant. Et encore, il n'a pas déployé son aura. J'ai le sentiment que c'est vraiment une bonne chose pour moi. Il a les mêmes yeux que son fils, pas de doute sur leur lien de parenté. Par contre, il est brun.

— Papa, euh... Alpha, je t'amène une visiteuse.

« Visiteuse » est le terme employé pour désigner le membre d'un autre clan qui ne fait que passer sur nos terres. Quant au « Papa », adressé à l'alpha devant un étranger, c'est le terme employé par un jeune idiot sur le point de se faire remettre à sa place pour son erreur.

Au lieu de la fureur attendue, même par Ian (du coin de l'œil, je peux le voir se trémousser, mal à l'aise), l'alpha garde le regard braqué sur moi, sans dire un mot.

Afin de faire preuve de bonnes manières et de ma connaissance du protocole, je baisse les yeux et me penche légèrement en avant, puis je me présente. Pour de vrai, cette fois.

— Bonsoir, Alpha. Je m'appelle Kayla Marchal, petite-fille de Jonathan Marchal, alpha de la meute de la Vallée Noire.

Les yeux rivés sur ses pieds, je le vois changer d'appui, signe d'un léger malaise.

— Henri Berger, alpha du clan de la Lune Sombre. J'ai connu ton grand-père il y a bien longtemps. Mais dis-moi,

c'est plutôt inhabituel comme présentation. Pourquoi ne declines-tu pas ton ascendance directe ?

Surprise, je relève les yeux. Il ne doit pas ignorer qu'on présente toujours l'ascendance vivante la plus proche à un alpha, pour qu'il sache qui est responsable de nous.

— Je... je ne connais pas mon père, et ma mère est morte peu de temps après ma naissance.

Il se fige.

— Morte ?

— Oui, assassinée, pour être précise.

— Assassinée ? Par qui ? Quand ? Où ça ?

Eh bien, il n'est pas donné à tout le monde de voir un alpha se laisser déstabiliser de la sorte. Ce qui m'oblige à poser la question :

— Vous la connaissiez ?

Je l'observe attentivement, guettant la moindre réaction.

Il regarde son fils, puis à nouveau moi.

— Allons discuter ailleurs. Suis-moi. Dis à Max qu'il finisse seul, ajoute-t-il en direction de son fils. Je l'appellerai plus tard.

Il se détourne sans attendre de réponse et je lui emboîte le pas.

Nous entrons dans une pièce sans doute faite pour en mettre plein la vue aux nouveaux arrivants. Même si la décoration reste sobre, contrairement à ce qu'elle a certainement dû être à une époque, l'imposant double escalier de pierre entièrement ouvert sur le premier étage est à couper le souffle. Sa base unique est encadrée par de lourds vases dans lesquels trônent des plantes séchées, esthétiques et faciles d'entretien. Un palier intermédiaire sépare ensuite la partie qui mène à l'aile sud de celle qui mène à l'aile nord, mettant en valeur un pan de mur de vieille pierre orné de peintures à l'huile modernes. L'anachronisme donne un résultat tout à fait saisissant et harmonieux à la fois.

Le maître des lieux ne me laisse pas plus de temps pour apprécier la beauté de l'endroit et emprunte un couloir sur la droite. Je le suis sans un mot, dépassant une cuisine dernier cri pour pénétrer dans un bureau à l'ancienne, digne d'un club masculin d'époque. Du moins, de ce que

j'imagine être un club masculin d'époque. Aussitôt, mon esprit se focalise sur la réaction qu'il a eue. Il connaissait ma mère. C'est une certitude. Sinon, pourquoi aurait-il réagi ainsi ? Non, c'est sûr, il la connaissait. Mais à quel point ? Intimement ? Je ne pense pas, elle avait vingt-trois ans quand elle s'est fait assassiner, et si Ian a bien aux alentours de vingt ans, Henri a dû s'accoupler alors qu'elle avait à peu près dix-neuf ans. Connaissant Grand-père, je doute que cela ait été possible. Alors quoi ? Ils étaient amis ? Ou peut-être était-elle simplement une connaissance ? Peut-être est-ce juste par compassion pour Grand-père ? J'essaie de refréner l'espoir qui me tord le ventre, de peur de la déception qui risque de me tomber dessus si je fais fausse route. Ouais. J'essaie.

Il prend place dans l'un des fauteuils du petit salon attendant au bureau. Il me fait signe et je m'installe face à lui. Il y a tout un tas de questions qui me viennent à l'esprit, mais je suis terrorisée à l'idée des réponses qu'il pourrait me fournir, aussi, pour la deuxième fois de cette incroyable et interminable journée, je reste muette.

Voilà deux bonnes minutes qu'il m'observe sans un mot, quand enfin il se décide :

— Tu lui ressembles beaucoup, tu sais. Un instant, j'ai cru que c'était elle qui se tenait là, devant ma porte.

Je me fige.

— À part les yeux. Les siens étaient d'un vert incroyable, comme pailletés d'or.

Personne ne peut décrire de cette façon les yeux d'une simple connaissance, surtout si on ne l'a pas vue depuis une vingtaine d'années. Entendre ce parfait étranger décrire celle dont je n'ai pu qu'imaginer le visage, ma propre mère, me fait terriblement mal. Pourtant, je sens dans ma poitrine mon cœur battre à tout rompre, non de douleur, mais d'anticipation à l'idée de mieux la connaître, même à travers les yeux d'un inconnu.

Il hésite un instant, puis me demande :

— Quand est-ce arrivé ?

Son ton ne laisse aucun doute sur ce qu'il veut savoir.

— Au cours de l'été de mon premier anniversaire, il y a dix-sept ans. Je n'ai aucun souvenir d'elle.

Je baisse le regard au moment où je sens mes yeux s'embuer.

Je ne peux pas vraiment dire qu'elle me manque : on n'a pas eu le temps de se connaître. Grand-père m'a raconté qu'elle était partie faire des études loin de la meute et qu'un jour, elle avait débarqué chez lui, un bébé dans les bras. Elle lui avait demandé de prendre soin de moi le temps qu'elle règle une affaire et lui avait fait jurer sur son sang (l'une des choses les plus sacrées pour les morphes) qu'il me protégerait. Deux semaines plus tard, elle était retrouvée morte, apparemment tuée par un autre clan. Et comme personne ne savait qui était mon père, Jonathan Marchal, alpha de la meute de la Vallée Noire et accessoirement mon grand-père, m'a élevée. Avec tout l'amour dont aurait fait preuve un papa ours se retrouvant à élever une portée de faons. Ou un chien avec une portée de chats. Bref.

— Je suis désolé, Kayla.

— Pas autant que moi.

Un silence un peu gêné s'installe, jusqu'à ce qu'il ose poser la question qui le démange depuis le début.

— Qui a fait ça ?

— On... on n'a jamais su. Elle a été retrouvée en Allemagne, le corps en... en miettes. On lui a brisé chaque os avant de... de lui arracher la gorge.

À présent, je sens les larmes rouler sur mes joues. Je n'ai pas pour habitude de parler de ça. Je dirai même qu'en général, j'évite.

— Comment... comment la connaissiez-vous ?

Il se lève et se dirige vers son bureau.

— Nous en parlerons. Mais pas maintenant. Je dois partir. Et ma femme préférera sans doute t'en parler elle-même. Tu la rencontreras bientôt, ne t'en fais pas, ajoute-t-il doucement.

Ma mère est morte. Ma grand-mère est morte. Je n'ai ni sœur ni cousine. Je n'avais donc même pas envisagé qu'il puisse y avoir une maîtresse de maison.

Je me lève et sèche rapidement mes larmes d'un revers de manche. On frappe à la porte.

— Entre.

Ian apparaît dans l'encadrement de bois.

Son père se tourne alors vers moi :

— Alors Kayla, combien de temps comptes-tu rester ?

Combien de temps ? Au départ, je ne comptais pas m'attarder. Mais... cet homme et sa femme ont connu ma mère. J'ai bien l'intention d'en savoir plus.

— En fait, je pensais m'installer quelque temps dans le coin et chercher du travail, si toutefois vous m'y autorisez.

— Je croyais que tu ne faisais que passer ! se sent obligé d'intervenir Ian.

Si un regard pouvait tuer, le mien l'aurait déjà poignardé, fusillé, pendu, noyé, étripé et enterré. Je garde cependant mon calme.

— Oui bah, c'est bien ce que je dis. Je ne reste que quelque temps. Après je partirai. Donc je ne fais que passer. Enfin, si l'alpha est d'accord, bien sûr...

Ian m'adresse un de ces regards signifiant : « Tu ne perds rien pour attendre, toi... »

— Bien, c'est d'accord. Tu as un endroit où dormir ? me demande Henri.

— Je comptais aller à l'hôtel, en attendant de dégoter un logement.

— Tu peux t'installer ici le temps de trouver mieux si tu veux, il y a des chambres libres. Et pour ce qui est du travail, je peux peut-être t'aider.

Je n'ai pas le temps de répondre que son fils lance déjà :

— Ah oui, ça tombe bien ! Elle m'a dit qu'elle cherchait un boulot de serveuse ! Je suis sûr qu'on peut lui trouver ça avec nos contacts...

Je lui lance un regard des plus noirs. Quel enfoiré ! Là, il m'a eue.

— Oui, je n'ai personne à *L'Aquarium*, le bar étudiant. Et j'ai bien besoin de quelqu'un là-bas pour laisser traîner une oreille. (Il se tourne vers moi, captant toute mon attention.) Qu'en penses-tu, Kayla ? Ton rôle consistera à me rapporter ce qui se raconte chez les jeunes humains et qui te paraît étrange ou important, voire de nous signaler un indésirable. Et bien sûr, de faire le service aussi. Ton salaire sera un peu plus élevé que pour un simple emploi de serveuse et directement versé par la meute.

— Mais c'est une étrangère ! Tu ne peux pas la mêler comme ça à nos affaires !

Effarée qu'il ose répondre comme ça à son alpha (Grand-père m'aurait déjà corrigée depuis longtemps), je me tourne vers son père en me demandant s'il va le remettre sur le droit chemin en ma présence. Mais il se contente de le fixer d'un regard dont je ne voudrais surtout pas être la cible. L'alpha s'adresse de nouveau à moi :

— Alors Kayla, qu'en dis-tu ?

Ce boulot me permettra de rester régulièrement en contact avec lui et donc d'en apprendre un peu plus sur ma mère...

— J'accepte avec plaisir. Cette proposition est très généreuse de votre part, Alpha. Ian a raison, c'est un travail pour un membre de la meute.

— Ne t'en fais pas pour ça, il n'y a aucun problème. Il est déjà tard, nous reparlerons de tout ça demain matin. Ian, conduis-la dans la grande chambre d'ami, la bleue. Je dois vous laisser, j'ai encore du travail. Et Ian ? Nous aussi nous discuterons demain matin.

— Oui, Alpha.

À la suite de quoi, Henri Berger sort du bureau, nous laissant seuls, Ian et moi.

— Alors comme ça, je veux être serveuse, hein ?

— Alors comme ça, tu avais prévu de t'installer dans le coin ?

Nous nous jugeons un instant, puis décidons de laisser tomber.

— Allez, viens, je vais te montrer ta chambre.

Je retourne à la Jeep pour récupérer ma valise, puis suis Ian à l'étage. Après en avoir ignoré plusieurs, il ouvre une lourde porte en bois sombre et pénètre dans *la chambre bleue*.

— Mes parents et moi dormons aussi au premier, mais dans l'aile nord, si tu as besoin. Nous réservons celle-ci aux invités. Tu seras donc seule ici !

J'entre dans une pièce d'une trentaine de mètres carrés, décorée avec goût et très chaleureuse. Les murs en pierre apparente offrent un contraste étonnamment harmonieux avec la grande verrière en aluminium s'ouvrant sur un

petit balcon. Le lit, immense selon mes critères, est paré de draperies d'un bleu saphir, en accord avec le fauteuil baroque qui lui fait face, ainsi qu'avec les lourds rideaux qui encadrent tout le pan de mur ouvert sur l'extérieur. La lumière y est sobre, indirecte, et donc parfaitement adaptée aux yeux sensibles des morphes.

— C'est la plus grande chambre du couloir. Et tu as une salle d'eau privative, dit-il en me désignant une autre porte, à gauche du lit. Madame a-t-elle besoin d'autre chose ? ajoute-t-il dans un demi-sourire.

Je referme la bouche et prends un air dégagé.

— Non, merci, ça devrait faire l'affaire...

— Bien. Dans ce cas, je te laisse t'installer !

Je le salue à mon tour, puis me jette à la conquête du rêve de toutes les filles... J'entre dans la petite pièce attenante et m'extasie devant la taille de la douche et le nombre de gadgets qu'elle comporte. Je décide de commencer par là et quitte mes vêtements pour me glisser sous l'eau bouillante, faisant de mon mieux pour gommer de mon esprit cette journée hors norme...

— Aldric, tu dois arrêter tout ceci. Ce sont nos descendants que les Anciens maltraitent. Ils les parquent comme notre bétail.

Ses yeux, sombres, profonds et hypnotiques, m'expriment à ce moment toute l'incompréhension qu'il ressent face à ma requête.

— Nous sommes des polymorphes, les Originels, Kania. Pas eux. Leur sang dilué par celui des humains nous affaiblit.

— Je t'en supplie, entends-moi. Ce n'est pas ce que la Déesse veut. Elle m'a montré l'avenir, Aldric. Et crois-moi, ce n'est pas non plus ce que tu souhaites.

— Raconte-moi.

Comme je le pensais, mentionner la Déesse suffit à attirer son attention. Il a toujours été son plus fidèle serviteur.

— Les morphes vont se soulever. Ce sera le début de la Grande Chasse. Et ils vont vaincre les armées du traître. Ils perdront la grande majorité des leurs, mais les Originels ne seront plus qu'une légende qu'on raconte aux enfants pour les effrayer.

— Comment est-ce possible ? Nous sommes plus forts, plus rapides et, contrairement à eux, nous pouvons prendre n'importe quelle forme...

— Par le nombre.

Le doute envahit ses yeux.

— Comment pourraient-ils se reproduire aussi vite ?

— Parce que la Déesse le permet. Elle voit l'avenir en eux, une nouvelle race qui rééquilibrera les énergies entre humains et polymorphes.

Ses yeux se perdent dans le vague quelques instants avant de revenir sur moi.

— Je vais faire atteler les chevaux. Nous devons commencer à réunir notre propre armée.

Mon rêve me réveille en milieu de matinée, une heure plutôt habituelle pour moi. Bien sûr, plus j'essaie de me le rappeler, plus il me fuit. Mes yeux bouffis, ces traîtres, sont malheureusement là pour témoigner du mal que j'ai eu à m'endormir après une journée comme celle d'hier. J'ai passé une bonne partie de la nuit à tenter de comprendre pourquoi Grand-père était si pressé de me voir partir, une autre à me demander si j'allais volontairement lui désobéir en appelant ma tante Marie, et le reste à me poser tout un tas de questions sur Henri et ma mère. Et non, je n'ai pas pleuré. Ça n'est vraiment pas mon genre. Pas deux fois dans la même journée.

Je sors de la chambre et tombe nez à nez avec Ian. Super.

Il me détaille.

— T'as chialé ?

— Pas du tout. Je suis sujette aux allergies.

Du regard, je le défie d'oser relever le fait qu'en tant que morphes, nous ne sommes pas confrontés à ce genre de problèmes. Il ne le fait pas. Un bon point pour lui.

— Tu as déjà vu ton père ?

— Oui, dit-il en baissant légèrement la tête.

Tiens, tiens... Étonnant, il ne semble absolument pas avoir été malmené. Avec Grand-père, il serait reparti avec au moins un truc cassé pour un tel manque de respect. Même si je me remets rapidement de ce genre de blessures, j'ai très vite appris et appliqué le protocole à la lettre pour éviter nos *entrevues*.

— Pourtant, tu sembles aller... bien.

— Tu ne crois quand même pas qu'il tabasserait quelqu'un pour si peu ! Non, il m'a assigné une mission un peu particulière, rien de bien intéressant.

Je le regarde, interdite. J'ai toujours connu la violence au sein de la meute. Le moindre écart vaut un châtiment physique. Ç'a toujours été comme ça avec Grand-père. Il les tolère en privé, mais jamais devant témoin. Et encore moins devant un étranger. Je me souviens très bien de la fois où je l'ai appelé « Grand-père » devant un visiteur, à l'époque où il en laissait encore entrer certains. Ç'a été la dernière. Il m'a lancé un regard noir et a fait comme si de rien n'était, mais, le soir venu, il m'a brisé un doigt pour chaque lettre que j'aurais dû prononcer : A-L-P-H-A. Les cinq doigts de la main droite. Il m'a dit que si je recommençais, il m'en briserait un pour chaque lettre que je n'aurais pas dû prononcer, soit neuf doigts pour G-R-A-N-D-P-È-R-E. Autant dire que j'ai très très bien retenu la leçon, même si quelques heures après tout fonctionnait à nouveau correctement au bout de mon bras. J'avais neuf ans. Attention, je ne me plains pas. Je ne l'ai jamais fait. Tout ça a toujours reflété la normalité pour moi. Du moins jusqu'à aujourd'hui...

Il me semble que Ian a suivi le cheminement de mes pensées.

— Non mais tu sors d'où toi ? Du Moyen Âge ? Ne me dis pas que ton alpha, ton grand-père qui plus est, t'aurait passée à tabac pour si peu ?!

Je choisis de ne pas répondre puisque démentir ne servirait à rien, et me lamenter encore moins.

— Alors, quelle est ta mission ?

Il me fixe un instant, puis décide de laisser tomber. Décidément, il comprend vite. Pour ça, je lui donne plein de bons points d'un coup.

— Rien de bien méchant, juste du relationnel avec un autre clan qui vit là où même une mouche s'ennuierait. Allez, viens, on va manger un morceau.

Eh bien, encore un bon point pour lui. À croire qu'il n'est pas le même qu'hier.

Après un petit déjeuner gargantuesque, me voilà enfin convoquée dans le bureau de l'alpha. Je dois dire que

j'appréhende. Sa femme sera-t-elle là ? J'ai tellement de questions à lui poser sur ma mère... Comment était-elle ? Joyeuse ? Courageuse ? Timide ? Gentille ? Drôle ?

— Bonjour, Kayla, entre !

Je sursaute. Il a ouvert la porte juste devant moi et je ne l'ai remarqué que quand il m'a tirée de mes pensées. Comme si j'avais déjà oublié que je n'étais pas sur mon territoire.

Mais je n'ai plus de territoire.

— Bonjour, Alpha.

Je le suis à l'intérieur mais, ce matin, il s'installe à son bureau et me fait signe de m'asseoir en face. Nous sommes seuls dans la pièce, ce qui répond à ma question : les informations ne seront pas pour tout de suite...

— Tu commences ton travail de serveuse à *L'Aquarium* cet après-midi même. Si ça te va, bien sûr.

Ça m'était complètement sorti de la tête. Il faut dire que travailler ne faisait pas vraiment partie de mes priorités... Ce n'est pas comme si j'avais besoin d'argent. Mais bon, ça reste le meilleur moyen pour moi de m'intégrer et de rester en contact avec lui et sa femme.

— Bien sûr, Alpha. Pas de problème.

— Je dois m'absenter pour affaires, je te laisse le numéro de Max, qui sera ton contact en attendant mon retour.

Les membres de ma meute sont presque en permanence sur le territoire et tous regroupés autour de l'alpha. Alors qu'ici, les lieux sont déserts. À se demander où est passé le reste du clan.

Il griffonne un numéro sur une feuille de papier avant de me la tendre et de reprendre :

— Ne sois pas surprise quand tu le rencontreras. C'est un renard. Au sens littéral comme au sens figuré, mais il a ma confiance.

Je le regarde, étonnée. Grand-père n'aurait jamais collaboré ainsi avec un morphe d'un autre clan. Et il s'y serait encore moins fié.

— Bien, Alpha.

— Parfait, tu as rendez-vous à 13 heures. Ne sois pas en retard ! ajoute-t-il dans un sourire presque paternel.

Il me remet une autre feuille sur laquelle figure l'adresse du bar ainsi qu'un plan pour y aller.

— Ah et, Kayla, quand tu reviendras ce soir, ni Ian ni moi ne serons là, mais ma femme est au courant et sera de retour avant toi. Ce sera l'occasion pour toi de parler avec elle de ta mère...

Rien que d'y penser, l'émotion enfle en moi, faisant paraître cette journée de travail bien trop longue et futile face à l'importance qu'a pour moi la conversation à venir.

— Merci, Alpha.

Je me dirige vers *ma* chambre pour me préparer en vue de mon nouveau boulot dans ce qui semble être une nouvelle dimension. Un monde où l'on ne brise pas systématiquement des os, un monde où l'alpha s'inquiète de l'avis des gens, un monde auquel je pourrais vite prendre goût. Mais un monde à l'opposé du mien.

La meute locale est bien plus grande que celle de la Vallée Noire. De ce que j'ai compris, ils ont absorbé d'autres clans à la suite de la Grande Chasse. Grand-père, lui, a refusé d'intégrer d'autres morphes, alors que cette période de notre histoire, il y a environ trois cents ans, a causé la perte de soixante-dix pour cent de la meute. Mais... il déteste vraiment les étrangers.

Les morphes qui avaient pris part à la Grande Chasse se sont divisé les territoires par clans. Ceux qui étaient restés en retrait ont été soit intégrés aux différents clans (il leur a été interdit d'en diriger un), soit tués pour les plus récalcitrants. Voilà pourquoi il déteste les nomades, qu'il considère comme des traîtres. Et voilà pourquoi je suis étonnée que la meute locale en compte autant.

Les morphes ont peur qu'un jour les Originels, ou polymorphes, ne reprennent le pouvoir. Ce sont généralement les plus vieux, ceux pour qui l'horreur des massacres et de la captivité est encore présente. Inutile de préciser que, s'il en reste encore aujourd'hui, ils sont bien planqués...

6

Voilà maintenant six heures que j'ai commencé à jouer les serveuses, et déjà deux heures que mon patron ne m'a plus rien reproché : je suis très fière de moi. Entre-temps, certains clients ont eu des verres trop remplis, d'autres pas assez, et d'autres encore n'ont pas eu ce qu'ils avaient commandé. Mais j'ai pu tout arranger avec un sourire. En tout cas avec les hommes. Bizarrement, leurs copines étaient moins réceptives. La clientèle est très sympathique, bien qu'un peu chahuteuse. Il faut dire qu'il n'y a vraiment que des étudiants ici. Pas un seul morphe en vue. Moyenne d'âge : la vingtaine.

Mon patron, Manu, est du genre gros nounours. Il a essayé de se faire passer pour un dur, mais j'ai bien vu qu'il avait du mal à tenir le masque en place. D'autant plus que chaque fois qu'il veut me faire une remarque, il commence par me demander de l'excuser... Ça change de Grand-père. Côté physique, c'est un homme à la carrure impressionnante, genre un mètre quatre-vingt-dix et cent vingt kilos, mais qui semble vouloir en permanence se faire tout petit. Heureusement pour lui, il a un visage avenant avec les traits étonnamment doux pour un trentenaire, comme s'il n'avait jamais atteint l'adolescence. Sa blondeur n'aide pas non plus à le vieillir, mais au moins les clients ne s'arrêtent pas à ses épaules extra-larges et aux deux énormes battoirs qui lui servent de mains.

Quant à la serveuse d'aujourd'hui, Julie, ça fait maintenant quatre heures que je connais à peu près toute sa vie. Je la trouve vraiment sympa, même si elle est très, très bavarde. Et il est sûr qu'elle doit se faire un beau pactole